



Gradhiva

Revue d'anthropologie et d'histoire des arts

2 | 2005

Autour de Lucien Sebag

**Yoram Mouchenik, *L'enfant vulnérable.
Psychothérapie transculturelle en pays kanak
(Nouvelle-Calédonie)***

Paris, La Pensée sauvage, 2004, préfaces de Marie-Rose Moro et d'Alban Bensa, 255 p.

Bernard Juillerat



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/439>

ISSN : 1760-849X

Éditeur

Musée du quai Branly Jacques Chirac

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2005

Pagination : 151-152

ISBN : 2-915-133-10-7

ISSN : 0764-8928

Référence électronique

Bernard Juillerat, « Yoram Mouchenik, *L'enfant vulnérable. Psychothérapie transculturelle en pays kanak (Nouvelle-Calédonie)* », *Gradhiva* [En ligne], 2 | 2005, mis en ligne le 10 décembre 2008, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/439>

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

© musée du quai Branly

Yoram Mouchenik, L'enfant vulnérable. Psychothérapie transculturelle en pays kanak (Nouvelle-Calédonie)

Paris, La Pensée sauvage, 2004, préfaces de Marie-Rose Moro et d'Alban Bensa, 255 p.

Bernard Juillerat

RÉFÉRENCE

Yoram Mouchenik, *L'enfant vulnérable. Psychothérapie transculturelle en pays kanak (Nouvelle-Calédonie)*, Paris, La Pensée sauvage, 2004, préfaces de Marie-Rose Moro et d'Alban Bensa, 255 p.

- 1 Formé en psychologie et notamment en psychothérapeutique transculturelle, Yoram Mouchenik a entrepris dès 1992 – en collaboration avec des éducateurs, des psychologues des institutions locales – un certain nombre d'enquêtes dans les îles Loyauté (Nouvelle-Calédonie) : un travail de longue haleine dont il nous livre dans cet ouvrage trois cas d'enfants psychologiquement (physiquement aussi pour l'un d'entre eux) handicapés et où il nous explique sa méthode.
- 2 Précisons-le d'emblée : cette dernière s'inspire d'une approche davantage anthropologique que strictement psychologique ou psychanalytique. La notion de « vulnérabilité » de l'enfant vient de la psychologie et situe finalement celui-ci comme un lieu de projection des conflits familiaux, considérés ici dans un sens large allant jusqu'à inclure le clan et plusieurs générations. Pour l'auteur, le corps, lieu somato-psychique, est le support principal de ces projections collectives. Cette vulnérabilité, rappelle Mouchenik après Doris Bonnet, peut être considérée d'un point de vue *émique*, selon les

catégories culturelles locales, ou *étique*, conformément aux observations faites par le thérapeute venu de l'extérieur. En tant que lecteur, j'ai eu l'impression que l'auteur avait principalement choisi le point de vue *émique*, puisqu'il s'est particulièrement intéressé aux interprétations locales de la maladie plutôt qu'à ses causes idiosyncrasiques. Pour chaque cas analysé, Yoram Mouchenik procède à des incursions dans l'histoire de la famille et du clan, de ses conflits déjà anciens et même de ses revendications foncières, sans jamais s'autoriser à conclure par un diagnostic. Pour lui, « il n'y a pas de sens ultime, mais la possibilité d'hypothèses concurrentes » (p. 231). Nous pousserons cette affirmation encore plus loin en considérant que le but du thérapeute Yoram Mouchenik n'est pas tant de guérir (tout au plus de soulager les tensions en donnant la parole aux proches) que d'enquêter sur les contextes sociaux envisagés d'un point de vue anthropologique et au sein desquels l'enfant perturbé se voit attribuer une place signifiante tant par la famille que par le groupe soignant. C'est en ce sens que l'auteur parle de « clinique de l'entretien familial ». Quant à l'étiologie locale, elle comprend très souvent la référence à la transgression d'un interdit (lieu sacré foulé par la mère enceinte, acte de sorcellerie, etc.) ou à l'intervention d'un animal totem du clan ; les familles font appel aux dispensaires et aux médecins, mais aussi aux guérisseurs traditionnels.

- 3 La nature des troubles des enfants pris en considération ne modifie guère la méthode revendiquée par Mouchenik. Mais voyons brièvement en quoi les trois cas étudiés diffèrent. Dans l'île d'Ouvéa, Igor, douze ans, souffre chez lui et à l'école de violents maux de tête. Dans les entretiens que l'auteur a eus avec la mère, l'arrière-grand-mère et l'oncle maternel de l'enfant, ce dernier apparaît être « à la fois un élément et l'équivalent d'un tout de la famille dont il devient la métaphore » (p. 107). L'enfant est ainsi le lieu symptomatique de l'histoire familiale. Les troubles d'Igor s'avèreraient liés à la difficulté du lignage (en voie d'extinction) à assurer sa continuité masculine et à la remise en cause de l'adoption ancienne d'un grand-père venant d'un autre clan. L'enfant est souvent présent lors des entretiens, mais ne fait jamais l'objet d'un entretien direct car, nous dit Mouchenik, « il serait illusoire de prétendre pouvoir aider l'enfant indépendamment de la famille et sans elle » (p. 107). Igor guérit en cours d'enquête sans que le thérapeute en attribue le mérite à l'efficacité de sa méthode ; ce dernier poursuit même son approche anthropologique plusieurs années après, « à la recherche des causes, du contexte, des représentations ou même de la sociologie d'un trouble qui a cessé » (p. 120), ce qui l'amène à prendre en compte notamment les rapports que la famille d'Igor entretient avec la chefferie.
- 4 Les deux autres cas se situent dans l'île de Maré, au sud des Loyauté. « L'enfant des vieux [des ancêtres] ou le descendant de la divinité », c'est Victor, onze ans, garçon polyhandicapé dont l'état est attribué par sa mère à la divinité du clan de sa propre mère, le serpent de mer. Cette influence du totem grand-maternel fut révélée par une voyante après que la mère de Victor se fut souvenue d'avoir fréquenté le lieu tabou du serpent du temps de sa grossesse. Mouchenik s'attarde sur cette étiologie locale et sur ce qu'en dit la mère. Cela le conduit à considérer que « les troubles de l'enfant résonnent comme des marqueurs d'une topographie sacrée dont il est la victime et l' élu » (p. 161). Ce raccourci chronologique s'accorde au fait que Victor est un handicapé de naissance. Comme on le voit, l'enquêteur cherche seulement à situer l'enfant handicapé au sein de son groupe social, tout entretien direct avec lui étant impossible du fait de son retard intellectuel et de son absence de langage. Mouchenik insiste sur le fait, qui lui fut révélé lors d'une

mission ultérieure, que la grand-mère maternelle s'oppose implicitement à toute action thérapeutique, le handicap de l'enfant constituant le signe même de la divinité clanique et devant donc être respecté en tant que tel : « La puissance de la divinité du clan de la grand-mère, qui s'incarne chez l'enfant à travers ses handicaps, rendrait impossible et déplacée toute démarche visant à atténuer ces signes » (p. 166). L'enquête sort ici de la psychothérapie pour s'aventurer dans l'anthropologie de la maladie.

- 5 Le dernier cas présenté est celui d'Armand, treize ans, qui souffre d'« accès de violence incontrôlables » dont il n'a pas toujours le souvenir après coup. Après plusieurs hospitalisations d'urgence et un suivi psychomédical, on ne constate aucun trouble organique. Toujours fidèle au recours à un « cadre nomade », Mouchenik recueille des informations auprès de nombreux interlocuteurs parmi l'entourage de l'enfant et s'entretient durant plusieurs mois avec celui-ci. Selon un guérisseur, les troubles d'Armand seraient dus à une attaque sorcière dont le clan a été victime depuis plusieurs générations ; l'envie et la jalousie en rapport avec la tenure foncière en seraient les motivations principales. En fait, on a l'impression que, dans leur quête d'une causalité, les interlocuteurs de Mouchenik évoquent tous les conflits qui eurent lieu dans l'entourage de la famille d'Armand et de son clan ; cela remet au jour des dissensions anciennes avec la chefferie. L'auteur y décèle des « angoisses d'anéantissement » et une fragilité du clan : « Cette transformation de la substance même d'un clan ou d'un lignage n'est pas sans effet sur les représentations fantasmatiques de dévoration, d'intrusion corporelle, de digestion et de "possession" » (p. 226). Plusieurs années plus tard, l'état d'Armand s'est amélioré et ses crises se sont espacées, là encore sans que Mouchenik y voie nécessairement un résultat thérapeutique.
- 6 Je n'ai personnellement aucune connaissance particulière des techniques psychothérapeutiques, mais ce qui me frappe dans la méthode de thérapie familiale et groupale à laquelle se réfère Mouchenik, sans expliciter l'origine de cette école, est la mise à l'écart du patient en tant que sujet. Intégrer le malade dans son contexte social proche et plus lointain est certainement indispensable et constitue un progrès par rapport aux thérapies strictement individuelles, mais j'ai le sentiment à la lecture de cet ouvrage – par ailleurs extrêmement intéressant – que son auteur est peut-être allé trop loin dans le questionnement anthropologique de la culture et de l'entourage du patient et a ramené ce dernier à un statut de cible passive sur laquelle la famille et le groupe auraient projeté leurs tensions sociales. Mouchenik est d'ailleurs parfaitement conscient de ce problème et reconnaît que son « approche thérapeutique heuristique peut être déconcertante » (p. 234). Tout en poussant très loin ses investigations sur l'histoire familiale et clanique, il néglige les données habituellement retenues par la psychanalyse, à savoir le vécu du sujet dans sa relation à la mère et au père ou à leurs substituts. Les symptômes de l'enfant seraient dus aux conflits vécus par les autres membres de sa famille, passés et contemporains, comme sous l'effet d'un déplacement. Mais, se demandera-t-on, pourquoi est-ce tombé sur cet enfant plutôt qu'un autre ? Et pourquoi les troubles se sont-ils manifestés à cet âge plutôt qu'avant ou après ? Le développement psychosexuel de ces préadolescents n'est pas posé comme facteur déterminant. Quant à l'explication étiologique locale, elle a un intérêt ethnologique certain mais ne saurait avoir déterminé les symptômes eux-mêmes, qui lui sont antérieurs. Le choix méthodologique de Mouchenik promeut le collectif au détriment de l'individuel et de l'idiosyncrasique (voir p. 231), et se trouve en ce sens plus proche de Tobie Nathan que de Sigmund Freud¹. La dimension transculturelle y est pour quelque chose, puisque le choix

d'étudier l'enfant vulnérable dans une société particulière efface en quelque sorte l'universalité du développement du sujet humain, qui se trouve confronté partout aux mêmes problèmes fondamentaux en dépit des différences du contexte culturel. L'auteur considère cependant que « la prise en compte des paramètres culturels n'est pas un obstacle, mais au contraire un levier thérapeutique » et il met en garde contre « la tentation culturaliste » (p. 240).

- 7 J'arrête ici ces commentaires – qui pourraient être facilement prolongés – tout en recommandant la lecture de ce livre à quiconque s'intéresse à la société kanak et à la psychologie. J'y ai vu personnellement un passionnant travail d'anthropologie de la maladie psychique en milieu mélanésien plutôt qu'une démonstration de l'efficacité de la méthode psychothérapeutique ici pratiquée.

NOTES

1. George Devereux, dont Tobie Nathan prétend être l'héritier, était lui-même plus freudien. Mouchenik reprend de Devereux l'idée de complémentarité entre une approche socio-historique et une approche plus clinique.

AUTEURS

BERNARD JUILLERAT

bernard.juillerat@college-de-france.fr